

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°88

Greg Egan :

LES TEMPS FUTURS



Sommaire

► Interstyles

- La Dernière plume 6
Matthew KRESSEL
- La Vallée de l'étrange 24
Greg EGAN

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 64
- Le coin des revues,
par Thomas Day 104
- Paroles... d'illustrateur : Philippe Caza
par Erwann Perchoc 106
- Paroles de... libraire : d'Azathoth à Temps futurs
par un client chrononaute 110

AU TRAVERS DU PRISME : GREG EGAN

- Greg Egan : une conversation,
par Karen Burnham 114
- La fin des certitudes...
par Philippe Boulter 132
- Greg Egan divisé par Quarante-Deux,
par Org 143
- Axiomatique, Radieux, Océanique :
l'intégrale raisonnée des nouvelles de Greg Egan
par Thomas Day 152
- Futurs diffractés et perspectives orthogonales :
un guide de lecture eganien 159
- Bibliographie des œuvres de Greg Egan,
par Alain Sprauel 171

SCIENTIFICTION

- Des roues dans l'espace,
par Roland Lehoucq 180

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 188
- Prix des lecteurs :
appel au vote 191

Editorial

« **Une fois de plus,** et plus que jamais, nous croulons sous les piles de manuscrits français à lire ! Chers auteurs amateurs, nous vous aimons bien et nous ne voudrions pas vous décourager. Mais, dans le meilleur des cas, même si votre texte génial était reconnu pour le petit chef-d'œuvre qu'il est, il lui faudrait attendre des années avant de paraître dans la revue, en raison de l'embouteillage au portillon. Alors... reconvertissez-vous, recyclez-vous, lancez-vous dans la culture de la pomme de terre.

C'est sain et c'est rentable. » Paru en avril 1974 dans le numéro 244 de la revue *Fiction*, alors dirigée par l'incomparable Alain Dorémieux, ce petit encadré fit grand bruit à l'époque, très grand bruit, même, au point qu'aujourd'hui encore certains vieux contempteurs aigris l'évoquent toujours, des larmes de sang plein les yeux...

Or il se trouve que plus de quarante années après ce savoureux cri du cœur, par un effet miroir implacable, nous, en *Bifrosty*, des nouvelles francophones, figurez-vous qu'on en manque — un constat qui va bien au-delà des pages de *Bifrost*, assurément, mais ceci est une autre histoire ; et quand je dis on en manque... ce dont on manque,

pour être précis, ce ne sont pas des nouvelles francophones, ce sont de *bonnes* nouvelles francophones... On en tiendra pour preuve la liste des textes publiés dans nos pages en 2017, liste dressée en toute fin du présent numéro pour l'appel au vote du Prix des lecteurs de *Bifrost*, et qui fout rien moins que la trouille : trois textes

(dont une reprise de Jean Ray !) éligibles cette année. *Trois textes !* D'aucuns parleraient de bilan famélique, et ils auraient raison ; le pire, depuis la création de la revue, sans doute aucun. Et un constat des plus douloureux pour un support qui, à ses origines, refusait par choix la publication d'auteurs anglophones, convaincus que nous étions (jeunes et fous !) de la possibilité de publier une revue viable destinée à

la seule promotion des auteurs d'expression française — un parti pris éditorial que nous n'avons même pas tenu deux ans, faute de grain à moudre de qualité, et qui fut qui plus est très mal perçu par certains commentateurs de l'époque, Jacques Baudou, dans *Le Monde*, considérant par exemple notre volonté du « tout francophone »

comme un manque d'ambition : un comble... Or, voici que vingt ans après, la réalité nous rattrape, et on en vient à se demander, par un autre effet miroir somme toute cocasse, s'il ne va pas falloir nous résoudre à ne publier que des traductions et oublier les auteurs francophones — un autre comble. Le problème est double. Nous recevons peu de nouvelles — 79 soumissions à fin septembre depuis le début d'année pour

Bifrost, contre 553 romans proposés aux éditions du Béalial'. Et la qualité de ces dernières est si médiocre qu'on ne peut raisonnablement tabler au-delà d'un taux de publication d'un pour cent cinquante textes reçus en moyenne. Si on ajoute à ces soumissions spontanées les « commandes » passées par la rédaction à certains auteurs confirmés (dans le cadre d'un dossier, par exemple), on arrive, non sans peine, à trois

ou quatre textes publiables par an. Sauf à revoir notre grille critique, notre niveau d'exigence — ce qui ne se produira pas —, il nous faut davantage de soumissions. J'engage donc ici tout auteur, débutant ou confirmé, à redoubler d'efforts et à nous proposer leur production. Des textes investis, habités, peuplés de vertiges propres à

secouer le genre — de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! Vous serez refusé une fois, deux fois, davantage, peut-être, mais vous progresserez, vous apprendrez et, *in fine*, vous serez... *lu*. Par deux à trois mille personnes — soit le volant des ventes moyennes d'un numéro de *Bifrost*. Nous ne cessons, au fil de nos sommaires, de promouvoir des auteurs étrangers inconnus en France — Elizabeth

Isirotib3

Bear, Dale Bailey, Matthew Kressel sur la seule année passée, Carolyn Ives Gilman dans une prochaine livraison... On crève de ne pouvoir proposer leurs pendants francophones ! Où se trouve la relève de la génération d'auteurs des années 90/2000, ceux qu'on appelait « *la nouvelle SF française* », une génération dorée pourtant éclore alors qu'il n'y avait pour ainsi dire plus de revues spécialisées dans l'Hexagone, plus d'anthologies, plus de recueils ? Le sommaire du présent numéro est un sommaire 100% anglo-saxon. Si les choses continuent de la sorte, il y a fort à parier que cette anomalie se reproduise : un double non sens à nos yeux, tant au regard de la profession de foi initiale de la revue qu'en terme de coûts éditoriaux liés aux frais de traductions. D'autant que cette fameuse liste de textes éligibles au Prix des lecteurs de *Bifrost* 2017 nous dit autre chose : nous ne publions plus assez de nouvelles, il faut étoffer les sommaires de fictions. Ces dernières années, nos dossiers n'ont cessé de gagner en taille, passant d'une moyenne de 100 000 signes à plus de 200 000 — 225 000, hors fiction, pour Greg Egan. Ce travail est essentiel, bien entendu, tant il est sans pareil en France (des dossiers comme ceux consacrés à Richard Matheson, Neil Gaiman, Thierry Di Rollo, Pierre Pelot ou encore Ray Bradbury, n'ont aucun équivalent). Mais il se fait au détriment de la place allouée aux nouvelles. À titre d'exemple, sur le présent numéro, les fictions inédites occupent à peine plus du quart de nos pages. Nous devons remonter autour de 35, 40% en moyenne pondérée sur l'année, pouvoir proposer des sommaires à trois textes minimum, quatre dans l'idéal, parfois cinq — et au moins un auteur francophone à chaque fois. Il y a peu, Dominique Martel me disait avoir la solution : « *C'est pas compliqué, il faut publier cinq Bifrost par an.* » Je l'ai enjoint à prendre la direction de la revue tout en lui faisant remarquer qu'en dessous de trois heures de sommeil par nuit, je manquais de ressort ; sa réponse se fait attendre... Nous réfléchissons à diverses solutions susceptibles de permettre de proposer des sommaires riches de davantage de nouvelles. Rien n'est encore arrêté mais le cap est fixé. Et vous nous connaissez suffisamment pour savoir que nous nous y tiendrons... Rendez-vous est pris pour 2018 !

Olivier Girard



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez l'énorme **DANSES AÉRIENNES** de Nancy Kress, recueil qui fait le point sur une œuvre SF incontournable, soit onze nouvelles, dont quatre novellas, sélectionnées par Quarante-Deux et traduites par Pierre-Paul Durastanti !



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°89 ; je reçois gratos les bouquins de **Nancy Kress** aux éditions du Béalial', parce que la SF, la vraie, c'est le kiff.

Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est une vallée de larmes. Aussi je m'abonne à compter du n°89, je reçois gratos cet énorme pavé signé Nancy Kress, et m'en retourne baguenauder dans le monde de demain. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € pour les frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, sans omettre de vous renvoyer le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, vous êtes beaux, ma vie prend sens : je cours nu dans la jungle urbaine !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béalial'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°89, le 25 janvier 2018.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



Greg Egan
Matthew Kressel

.....

Matthew KRESSEL

Àgé d'une trentaine d'années, Matthew Kressel a publié à ce jour une vingtaine de nouvelles et un premier roman, *King of Shards* (en 2015). Des textes qu'on a notamment pu lire en VO dans Lightspeed Magazine, Clarkesworld, Interzone ou encore Apex Magazine. Issu d'une famille juive pratiquante, il a grandi à Long Island et vit désormais à Brooklyn. Il partage son temps entre l'écriture, l'édition (il est le fondateur de Senses Five Press, un éditeur small press qui publia notamment la revue Sybil's Garage jusqu'en 2010, ou encore l'anthologie manifeste d'Ekaterina Sedia *Paper Cities: An Anthology of Urban Fantasy*, volume lauréat du prix Nebula en 2009), et ses activités de web designer. Il va sans dire que le texte que nous vous proposons ici est sa première publication en France...

La Dernière plume



AU MATIN, lorsque je soulève ma chaussure, je trouve un bébé lézard mort en-dessous. Il gît sur le dos, le ventre translucide et rose, les organes visibles. Peut-être que j'ai marché dessus en rentrant à pied chez moi sous les étranges étoiles éparses. Peut-être qu'il a rampé sous ma chaussure afin d'y chercher son dernier souffle durant mon sommeil. Voici donc une feuille d'un arbre génétique au million de branches qui jamais plus ne se déploiera. Voici donc un minuscule animal sur une planète grouillante de vie.

Une brise souffle, apportant des odeurs de sel et d'algues. Haut dans le ciel, un oiseau s'élève dans ce vent d'est. Je ramasse le lézard que je vais enterrer au pied d'un palmier. Je le rejoindrai bientôt. Je ne saurais prétendre que je n'ai pas peur.

« Il n'y a de spatiaux mollassons que les poètes », dit le proverbe, vérité gênante que chaque voyage dans les étoiles me rappelle. Je me suis aventuré jusqu'à Ardabaab par vaisseau-pensée, un express au départ de Sol Centraal ; et pendant cinquante minutes tortueuses — voire un million d'années raccourcies ; les deux angles se conçoivent — les paysages mentaux gargantuesques de galaxies mortes depuis belle lurette m'ont torturé l'esprit, tandis que des vagues successives de bardos hallucinogènes noyaient mon identité, mon unité dans l'espace-temps. Même les pilotes, tous des mentshen aguerris, ont reconnu que le trajet était l'un de leurs plus difficiles. Bien que je n'aie guère foi dans les divinités, j'ai sauté à terre pour embrasser le sol brun à l'odeur âcre dès notre incorporation et j'ai loué tous les noms sacrés de ma connaissance, car (a) j'avais peut-être croisé ces êtres ineffables durant notre traversés des abîmes stellaires et (b) je savais que je n'emprunterais jamais plus un quelconque vaisseau-pensée : j'étais venu sur Ardabaab pour mourir.

J'ai pris un aérocar pour gagner la maison. Tandis que nous survolions des champs de sucre de canne courbés par la brise, il a dit de sa voix désincarnée : « Avec votre neural éteint, vous courez un risque faible mais accru d'accident. Même si Ardabaab est sûr — on n'a pas connu d'incident violent depuis quatre-vingt-quatre ans —, par sécurité, le Nous local conseille aux hôtes de laisser tous leurs canaux ouverts. » Cette voix m'évoquait vaguement mon épouse décédée depuis longtemps. Il en usait à dessein : les Nous locaux sont de vrais petits salauds.

« Merci, mais je préfère rester seul.



– Bon, a-t-il répliqué avec une note dédaigneuse, il est de mon devoir de vous prévenir. »

Le véhicule m'a déposé devant la maison, un bungalow bleu trapu près de la plage, qu'enserraient des champs de canne ébouriffés par le vent et de grands palmiers. Quarante minutes plus tard, étalé sur la grève déserte, je regardais le soleil d'Ardabaab, une naine rouge d'un rose de sucre candi à cette heure, frôler une mer turquoise, la plus tranquille que j'aie jamais contemplée. Pour quelqu'un comme moi, né sur une station, le spectacle était magnifique.

La brise soufflait. Au loin, des lueurs scintillaient sur les flots. Je souriais. J'avais atteint ma destination. Au stylo sur du papier, j'ai gri-bouillé avec frénésie :

Chapitre 23. L'arrivée.

À sa descente du paquebot-pensée, Yvalu s'agenouilla et embrassa le sol. De sa main en coupe, elle cueillit un peu du sol fertile de Muandiva, aussitôt avalé — une pincée de cet instant de joie qu'elle transporterait à jamais en elle. Merci Shaddai, elle était arrivée.

Un lézard la frôla. Des inconnus lui adressaient des clins d'œil et des sourires. Radieuse, elle se redressa, sautilla sur place, éclata de rire. Ubalo avait foulé ce monde, voire posé le pied sur la riche terre noire dont elle gardait le goût suave sur la langue. Ubalo qui l'avait amenée sur Argysol où ils avaient regardé les trois étoiles, chacune d'une teinte différente, se lever au-dessus des mésas étagées de l'Échelle de Jacob et projeter des paysages épanouis d'arcs-en-ciel changeants sur le désert ; Ubalo, qui avait traversé la galaxie pour aller chercher un minéral rare dont Yvalu avait dit en passant qu'elle l'appréciait durant un après-midi par ailleurs des plus oubliable ; Ubalo, dont les yeux brillaient comme Sol et le sourire rayonnait comme Sirius. Elle aurait souffert mille milliards d'enfers mentaux pour pouvoir lui tenir la main une fois de plus.

J'ai continué d'écrire jusqu'à finir le bloc-notes. Lorsque j'ai relevé la tête, le soleil s'était couché ; des constellations nouvelles aux couleurs ténues clignotaient. Faute de lune, j'écrivais sous leur pâle lueur depuis des heures.

Tôt le lendemain matin, après avoir enterré le lézard, je vais au café de plage Halcyon avec une thermos de Keemun et quatre bloc-notes supplémentaires au fond de mon sac. Je ponds vingt pages de plus



tandis que les servoplateaux en suspension utilisent ma thermos pour me servir tasse après tasse de thé noir. Mais quand des touristes exubérants venus de Sayj s'assoient près de moi et se défoncent au point de m'assourdir, je descends au bord de l'eau.

Je regagne mon coin de la veille au soir, une anse privée, à l'écart de tout, sauf de la mer. Là, je travaille sous le soleil brûlant ; reconnaissables à leurs mains polydactyles et leurs yeux violets, des autochtones me proposent du cérébro, des neurogreffons et des célébios, à légalité variable.

« J'ai du bouddha. » La passante interrompt mon train de réflexions.
« Des premiers temps, 'vant la crise. »

Frustré, je serre les dents. Ça coulait bien. « Merci, mais je préfère mes propres pensées.

– Bon. » Le sable crisse sous ses pas traînants. « Pouvais pas savoir sans d'mander. »

Je retourne à mon bloc-notes :

Yvalu eut beau poser la question à la ronde, nul n'avait entendu parler d'un mentsh dénommé Ubalo. Lorsqu'elle soumit son message au Nous local, l'esprit répondit, non sans une certaine froideur : « Cette transmission provient presque à coup sûr de Muandiva, pourtant je n'ai rencontré aucun individu doté de ses traits parmi mes quatre mille milliards de nœuds. À l'évidence, celui que vous cherchez, Yvalu, n'est tout simplement pas ici.

– Où est-il, alors ? demanda-t-elle, au bord des larmes. Où est-il ? »

Et le Nous local répondit en des termes qu'elle n'avait jamais entendu aucun d'eux employer : « Je regrette, Yvalu. Je n'en ai pas la moindre idée. »

Je termine un chapitre, puis un autre ; avant que j'entame le troisième, une ombre s'étend sur mon feuillet et une voix pointue m'interrompt.

« Qu'est-ce que tu fais ?

– Je n'achète rien.

– Je ne vends rien. »

Je lève les yeux. Une enfant debout devant moi éclipse le soleil. À en juger par sa petite stature, elle est de la planète. Elle a des cheveux bruns coupés courts et six doigts effilés à chaque main. Même si le soleil m'aveugle, la lueur pourpre de ses yeux me prend par surprise ; je halète. Je lève la main pour abriter mon visage. Sans cet éclat, son regard adopte le violet de l'arc-en-ciel. Il me fascine au point que j'oublie ce qu'elle m'a demandé. « Pardon ?

– Qu'est-ce que tu dessines ?

– Ce n'est pas du dessin, ça.



– C'est quoi, alors ?

– Ça ? » Il me faut une seconde. « De l'écriture.

– De *l'écriture*. » Elle remâche le mot et s'avance. « Ça, c'est un *stylo*, ça, du *papier*, et ton écriture, c'est du *cursif*. Freylik, alors ! » Elle éclate de rire.

De toute évidence, elle vient de wikier ces mots, mais elle a une joie contagieuse et je souris. Il y a longtemps que je n'ai pas croisé quelqu'un qui ignore ce que sont un stylo et du papier. Et il y a quelque chose dans sa voix, sa cascade de rires, qui m'évoque ma fille morte depuis longtemps.

« Qu'est-ce que tu écris ?

– Un roman.

– Un *roman*. » Pause wiki. Nouveau sourire. « Prektik ! Mais... » Ses narines se dilatent. « Pourquoi tu ne projettes pas dans ton neural ?

– Parce qu'il est éteint.

– Éteint ? » L'idée semble lui répugner.

« Je préfère le calme.

– MOI AUSSI ! s'égosille-t-elle en se laissant tomber auprès de moi dans un geyser de sable. Tu t'appelles Reuth Bryan Diaso, citoyen de Ganesha City, Mars. Né sur la base Google de Natarajan, orbite de la Terre, sous une gravité terrienne standard. Tu as quatre-vingt-onze ans de Sol, deux cent quatre-vingt-treize ans de Shoen. Salut ! »

Un instant, je me persuade que cette gamine d'Ardabaab a entendu parler de Reuth Bryan Diaso, auteur de quatorze romans et quatre-vingt-sept nouvelles, mais bien entendu ce qu'elle a recueilli est de notoriété publique. J'imagine avec envie le temps où on connaissait les écrivains d'un bout à l'autre du Système solaire, où on les accueillait comme des dignitaires de mondes lointains. De nos jours, les mentshen n'admirent que les greffeurs et les senseurs qui partagent à l'infini leurs expériences dénuées de substance avec leurs milliards d'abonnés fervents. Non, je n'ai aucun besoin de ressentir l'affreux dilemme qu'éprouve la duchesse Ardbeg lorsqu'elle ignore dans quelle ville martienne elle ira faire ses besoins de l'après-midi, merci.

« Je m'appelle Poisson ! » L'exubérance de la fillette me tire de ma rêverie décadente.

« Poisson. » Je teste le nom. « J'aime bien. Ravi de faire ta connaissance, Poisson. » Je tends la main, sans savoir si le geste participe des coutumes locales.

Elle m'ignore pour se tourner vers la mer. « Les voilà. »



Dans le ciel au-dessus de l'eau, un énorme poisson-ballon plonge depuis l'espace — énorme météore tueur de planète, incandescent dans sa réentrée, suivi d'un panache de fumée. Une crevasse lui fend le visage, une bouche gigantesque qui s'ouvre au cours de sa chute : la bête va tous nous dévorer. Je prends Poisson par le bras, prêt à fuir, quand le souvenir me vient : il ne s'agit pas d'un monstre, mais d'une graine.

Le poisson-ballon ralentit son piqué ; le tonnerre roule sous l'effet de cette décélération. Il redresse sa course, frôle la surface, enfouit sa vaste gueule et, soulevant d'énormes vagues, recueille des mégalitres d'eau. Le ventre plein, il décrit une courbe pour remonter dans le ciel en hurlant. Sa bouche se referme, traînant de longs rubans d'eau, d'écume et d'animaux marins en surplus qui retombent dans la mer.

Il gémit tandis qu'il accélère vers les bardos infernaux de l'espace-pensée et le Hors Nouveau afin d'aller ensemer les mers vierges d'un monde lointain. Il diminue vite, sans cesse, jusqu'à disparaître. Lorsque je sors de ma stupeur, Poisson a disparu. Au lieu de son bras, je tiens une serviette froissée. Près de moi, une dizaine de petites empreintes de pas se dirigent vers la mer.

Un bestiau a mis au jour la tombe — rat, oiseau, singe, difficile à dire. En tout cas, il a négligé le lézard, que des fourmis rouges ont entrepris de disséquer ; le chaud soleil matinal tanne sa peau qui devient du vieux cuir. J'envisage de l'enterrer à nouveau, mais les animaux du coin paraissent savoir quoi en faire, si bien que je laisse le cadavre en l'état.